

La peste dans l'Empire ottoman (1700-1850)*

par le Pr Daniel PANZAC **

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la peste est le fléau naturel le plus fréquent et le plus grave qui frappe l'Empire ottoman. On traite ici de ses deux aspects essentiels :

— La connaissance précise de la maladie, c'est-à-dire la chronologie et l'extension géographique des épidémies de 1700 à 1850, les mécanismes de sa longue persistance et enfin les raisons de sa disparition dans le deuxième quart du XIX^e siècle. Cette vaste enquête est fondée sur l'exploitation des sources disponibles, tant ottomanes qu'européennes, et sur l'utilisation conjointe de l'épidémiologie moderne.

— Les implications et les conséquences psychologiques, démographiques et économiques qui affectent profondément les populations fort diverses de l'empire et contraignent finalement l'État ottoman à réagir.

La présence séculaire et tardive de la peste, maladie bien réelle, a largement contribué à faire de l'Empire ottoman « l'homme malade » au sens figuré du XIX^e siècle.

Depuis des siècles, la vaste région, fort diverse, qui s'étend de la Manche au golfe arabo-persique, présente une unité sanitaire certaine. Pourtant, à partir de la fin du XVII^e siècle, cette unité est rompue en un point précis : la peste disparaît de l'Europe occidentale et bien vite de l'Europe centrale. Désormais, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, cette maladie, dont on sait par ailleurs toute la gravité et l'importance, est reléguée avant tout dans les Balkans, l'Asie mineure et le Proche-Orient arabe qui constituent l'essentiel de l'Empire ottoman.

* Communication présentée à la séance du 24 janvier 1987 de la Société française d'Histoire de la Médecine. *Ouvrage honoré d'un prix de la S.F.H.M. en 1986.*

** 3, boulevard des Poilus, 13100 Aix-en-Provence.

Rechercher les causes de la présence de la peste au Levant, déterminer les différents aspects qu'elle présente, évaluer les conséquences de ses apparitions répétées, enfin révéler les raisons de sa disparition, tels sont les principaux thèmes de cette étude.

Pour effectuer ce travail, nous avons utilisé les documents conservés dans quinze dépôts d'archives tant en France (Paris, Marseille) qu'à l'étranger (Italie, Grande-Bretagne, Autriche, Yougoslavie, Malte, Turquie). La bibliographie, thématique, comporte mille cent douze numéros. Nous avons fait figurer en traduction française trois documents turcs et arabes et rassemblé, dans un atlas, trente-cinq cartes et seize graphiques originaux complétés par un index des noms des lieux.

LIVRE I

LES DONNÉES DU PROBLÈME

Les sources utilisées sont principalement européennes. La documentation ottomane (turque, arabe ou balkanique) est, en effet, dispersée, fragmentaire ou non accessible. Au contraire, les États en relations étroites avec le Levant dotés, surtout depuis le XVII^e siècle, d'administrations sanitaires permanentes, disposent d'une information spécifique considérable et régulière sur la situation sanitaire des États turcs. Elle est complétée par une importante correspondance diplomatique et commerciale et par les nombreux récits des voyageurs.

A partir d'un exemple précis, la Syrie, la confrontation de la peste des fléaux naturels qui affligent le Levant (séismes, incendies, dérèglements climatiques, sauterelles, famines...) révèle que cette maladie est de loin le plus grave et le plus fréquent de ceux-ci. La documentation disponible, tant ottomane qu'occidentale, montre que les contemporains savent reconnaître la peste d'entre les maladies qui sévissent à cette époque.

Afin d'éviter une fastidieuse histoire purement descriptive de la peste durant un siècle et demi, nous avons choisi de présenter une décennie exemplaire : celle de 1778-1787. Après quelques années de silence, la maladie surgit à Istanbul en 1778. De 1779 à 1783, elle gagne peu à peu l'ensemble des Balkans. A partir de 1784, elle s'étend au Proche-Orient et à l'Afrique. Cette présentation permet, chemin faisant, de distinguer les différentes formes que revêtent les manifestations de la maladie et de formuler un certain nombre de questions.

Pour pouvoir y répondre, il est indispensable de faire appel aux connaissances actuelles sur l'épidémiologie de la peste. Celle-ci débute en 1894 avec la découverte du bacille *Yersinia pestis*, suivie en 1898 par celle du rôle de la puce dans la contamination de la maladie. L'importance du rat dans la conservation et dans la transmission de la peste s'impose à cette époque comme un dogme qui persiste durant un demi-siècle. Toutefois, les obscurités qui subsistent malgré tout provoquent de nouvelles recherches qui aboutissent à des résultats considérables. Elles révèlent le rôle décisif de certaines espèces de rongeurs sauvages dans le maintien invétéré de la maladie dans certaines régions du globe appelées désormais foyers naturels de la

peste. C'est à partir de ceux-ci que la maladie s'étend sur de vastes territoires pour une durée variable formant ainsi, toujours parmi les rongeurs, des foyers temporaires. La peste est en effet, avant tout, une maladie des rongeurs, ce qui ne l'empêche pas de se transmettre également aux hommes selon des mécanismes désormais connus, provoquant ainsi de redoutables épidémies. Le développement de celles-ci est alors indépendant des rongeurs et se produit selon différents processus où la puce de l'homme joue un rôle essentiel.

LIVRE II

LA PESTE DANS L'EMPIRE OTTOMAN : UNE CONSTANTE

Malgré certaines déficiences, la documentation rassemblée permet de constater la présence dans l'Empire ottoman du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle de plusieurs foyers de peste. Les foyers actuels du Kurdistan et de l'Assyr existaient déjà il y a deux siècles. Surtout nous avons relevé des indices probants de l'existence de différents foyers temporaires : en Albanie-Épire, en Moldavie-Valachie, à Istanbul, en Anatolie et en Égypte.

A partir de ces foyers, la peste se propage à travers tout l'empire par la voie maritime pour une bonne part car les possessions du Sultan entourent le bassin oriental de la Méditerranée. Le trafic, considérable, est assuré dans une large mesure par des navires européens pratiquant la caravane maritime. L'étude de celle-ci permet de connaître les modalités de ce mode de propagation de la maladie : navires atteints, ports de contaminations, routes suivies. La propagation terrestre, étudiée d'abord par grandes régions, Anatolie, Proche-Orient, Balkans, suit avant tout les grandes routes. Une recherche sur l'épidémie de 1835-1839 en Roumélie suivie de celle, plus détaillée encore, de l'épidémie de Bosnie-Herzégovine de 1813-1818, montre comment la peste envahit en quelques années toute une province jusque dans les villages isolés.

Les conditions de logement, d'habillement et de transaction des Ottomans favorisent la prolifération et la dispersion des puces, vecteur et principal responsable de l'extension de la maladie. Les principaux agents de propagation sont les courriers, les marchands, isolés ou en caravane, les marins, les nomades et les militaires, c'est-à-dire les voyageurs. La peste se propage sur le continent à une vitesse moyenne de 200 à 400 kilomètres par an.

Si aucune des vingt aires épidémiques que nous avons délimitées dans l'Empire ottoman n'est épargnée par la peste, les régions reconnues comme foyers sont sinon plus souvent, du moins plus longuement atteintes. Les grandes extensions géographiques de la maladie, une dizaine en un siècle et demi, ne semblent pas connaître de périodicité précise. Il n'en va pas de même pour l'intensité. L'étude de six grandes villes (Alexandrie, Le Caire, Alep, Smyrne, Salonique, Istanbul) montre que celles-ci connaissent tous les vingt-trois ans environ, soit à chaque génération, une meurtrière épidémie de peste. Celles-ci obéissent par ailleurs à un calendrier annuel assez strict, lié au cycle de la puce : l'acmé se place en mars en Égypte, en juin en Anatolie, en septembre à Istanbul.

LIVRE III

LES HOMMES FACE A LA PESTE

La peste est à la fois un drame humain et un facteur démographique pour la population ottomane. Les sources européennes, utiles et parfois estimables, ne sauraient rivaliser avec les dénombrements ottomans. Malheureusement, il n'en existe qu'un seul, incomplet, territorialement parlant, pour notre période : celui de 1831. Exploité avec précaution, il se révèle très précieux. Les chiffres qu'il fournit permettent de calculer, par province, la densité de la population et sa répartition entre Musulmans et Rayas et, dans une certaine mesure, entre sédentaires et nomades en Anatolie. Grâce à des recensements postérieurs, nous proposons une estimation reconstituée de la population des régions non recensées en 1831. A cette époque, le sultan règne plus ou moins directement (Malghreb non compris) sur près de dix-neuf millions de sujets dont les trois-quarts sont Musulmans.

L'opposition entre Musulmans et non-Musulmans, fondamentale en ce qui concerne le statut de chaque communauté, se retrouve face à la peste. La tradition islamique, édictée par le Prophète, confortée par les médecins et les théologiens, exige la soumission à l'insondable volonté de Dieu. Les Rayas, eux, voient dans la peste la malédiction divine. Par des prières ils tendent de la fléchir, mais ceux qui en ont la possibilité ou les moyens choisissent délibérément de fuir. Les Francs, pourtant peu nombreux, jouent cependant un rôle très important dans cette question. En cas d'épidémie, ils pratiquent un isolement sur place, très strict, et généralement efficace. Outre leur exemple, ils s'efforcent de convaincre les Ottomans de les imiter. L'influence des consuls, comme le montre l'exemple de celui de Modon est indéniable. L'expédition de Bonaparte en Égypte est l'occasion d'implanter de force au Levant les pratiques en usage en Occident. Au début du XIX^e siècle, on note une évolution à ce sujet dans les classes dirigeantes turques.

Évaluer de façon satisfaisante les effets démographiques de la peste est une tâche délicate compte tenu des faiblesses de l'information. Toutefois, grâce à des estimations contemporaines plausibles, aux relevés quotidiens existants et en reconstituant graphiquement les données incomplètes, on obtient, au moins pour les six villes témoins, des résultats utilisables et significatifs : les épidémies très graves, celles qui surviennent à chaque génération, emportent environ 20% de la population, c'est-à-dire beaucoup moins que les hétécombes observées aux XVII^e et XVIII^e siècles en Europe qui, elles, ne se produisent que beaucoup plus rarement. Dans le long terme la peste, dans l'un ou l'autre cas, représente en moyenne une surmortalité annuelle de 1%, suffisante pour annuler toute croissance dans un contexte démographique déjà médiocre.

La peste, dans ses manifestations les plus graves, est également source de troubles économiques. La panique qu'elle provoque entraîne l'interruption des moissons dans les campagnes et suscite de véritables crises économiques temporaires dans les villes. L'étude du cas de Smyrne tout au long du XVIII^e siècle est exemplaire : durant les épidémies graves, les caravanes n'arrivent plus, les navires, surtout européens, évitent le port, le commerce s'interrompt, les débiteurs disparaissent, et surtout l'on n'observe pas de rattrapage, une fois la peste disparue. Crises limitées certes, mais

fréquentes, ici et là, dans tout le Levant qui, jointes à la stagnation démographique, font de l'Empire ottoman une zone économique sans élan.

LIVRE IV

LA FIN DE LA PESTE

Apparu pour la première fois au Proche-Orient en 1820, le choléra, venu de l'Inde, se manifeste ensuite à de nombreuses reprises. Il se propage par les voies terrestres et maritimes; principalement à partir de La Mecque, de l'Égypte et d'Istanbul. L'impuissance des hommes face à ce nouveau fléau est totale, mais les épidémies qu'il provoque sont de courte durée et nettement moins meurtrières que la peste. Son impact psychologique, par contre, est considérable et pousse les Ottomans à entreprendre la lutte contre toutes les épidémies.

A partir de 1812, bon nombre de pachas gouverneurs de province ont des velléités de combattre la peste. Ces initiatives personnelles, qui obtiennent peu de succès, sont reprises, après 1830, par les États. La Grèce, devenue indépendante, la Serbie autonome, l'Égypte rebelle, enfin l'Empire ottoman lui-même, se dotent de l'administration et de règlements sanitaires et bornent de lazarets leurs frontières maritimes et terrestres. Ces innovations se réalisent le plus souvent avec l'aide d'Occidentaux, diplomates et médecins qui, notamment en Égypte et en Turquie, trouvent là une occasion d'accroître leur influence.

Les résultats sont éloquentes; plus aucun cas de peste n'est signalé dans tout le Levant après 1844. Certes, les efforts des institutions sanitaires locales sont énergiques mais des résultats aussi rapides laissent perplexes. En fait, il semble bien que le recul de la maladie dans l'Empire commence dès 1824, avant l'installation des lazarets turcs qui ont sans doute favorisé ce mouvement en cours. Celui-ci pourrait être dû à l'extinction naturelle de certains foyers probablement liée à la diffusion parmi les rongeurs sauvages d'une maladie immunisante de la peste: la pseudo-tuberculose.

CONCLUSION

- Cette étude apporte des informations dans trois domaines étroitement liés :
- la connaissance précise de la présence de la peste au Levant, et de sa disparition, fondée sur l'exploitation des sources disponibles et l'utilisation conjointe de l'épidémiologie moderne;
 - les implications et les conséquences psychologiques, démographiques et économiques que connaît de ce fait l'Empire ottoman durant un siècle et demi, qui contribuent largement à faire de celui-ci «l'homme malade» du XIX^e siècle;
 - le caractère particulier des relations Occident-Orient: au XVIII^e, elles reposent sur la méfiance et les entraves concrétisées par le limes sanitaire; au siècle suivant elles prennent la forme d'un prosélytisme puis d'une véritable domination scientifique et médicale.

Down to the middle of the 19th century, the plague was the most severe and the most frequent of the natural calamities which struck the Ottoman Empire. Two of its main aspects are here dealt with :

— An accurate knowledge of the disease, that is to say the chronology and geographical extension of the epidemics between 1700 and 1850, the mechanisms accounting for its long persistence, and, lastly, the reasons of its disappearance during the second quarter of the 19th century. This vast inquiry is based upon the exploitation of the available evidence, both ottoman and european, together with the use of modern epidemiology.

— The psychological, demographic and economic implications and consequences, which deeply affect the very varied populations of the empire, and ultimately compel the Ottoman authorities to take measures.

The centuries-old and lasting presence of the plague, a most real disease, has largely contributed to turn the Ottoman Empire into the «homme malade», in the figurative sense the expression had in the 19th century.